

et presque de privations ; je viens vous en apporter une preuve, et réclamer de vous, ou plutôt de Raphaël, un service...

—De moi ? fit le jeune ouvrier dont le visage brilla d'un éclair de joie. Parlez, mademoiselle, ajouta-t-il avec feu. Je suis à vous, tout à vous.

—Vous le savez, monsieur, continua la jeune fille, mon père, à la suite de l'événement inattendu qui le dépouilla de la plus grande partie de sa fortune, fut dans la nécessité de réduire considérablement son train de maison et de vendre une grande partie du mobilier que son père lui avait laissé. Il se résigna donc à ce sacrifice, se défit des meubles qui avaient le moins de valeur ou qui ne lui rappelaient aucun souvenir, et ne garda par devers lui que ceux dont il tenait à ne pas se séparer.

—En effet, je n'ai que trop entendu parler de ce désastre, dit Raphaël très-attentif.

—Parmi ces reliques, il s'en trouve qui remontent à une date assez éloignée, dont M. de Savenay fait grand cas, en raison même de cette ancienneté, parce qu'elles sont depuis si longtemps dans la famille, qu'il considérerait comme une profanation de les livrer au marteau du commissaire priseur.

—Et il a raison, mademoiselle, il y a des chefs-d'œuvre dans ces nébris du passé...

—Chefs-d'œuvre qui ne sont pas très-solides, fit Berthe en souriant. Et la preuve, c'est que l'un d'eux a besoin d'une importante réparation.

—Vraiment ? dit Raphaël, sans cacher le plaisir que cette nouvelle lui causait.

—Oui, monsieur. Il s'agit d'une table dont je vous ai vu admirer la forme et l'élégance ?

—Serait-ce la table en bois d'ébène incrustée d'ivoire qui supporte un cabinet semblable et qui date de la Renaissance ?

—Précisément. Par suite de je ne sais quel choc imprévu, un pied de cette table s'est cassée. Nous l'avons fait ajuster et recoller tant bien que mal par un ébéniste, mais le pied n'a pas tenu. Cependant nous ne vous aurions jamais importuné d'un semblable détail, si notre tapissier n'avait indiqué votre maison comme étant la seule—je me sers absolument de ses expressions—qui fût en état de faire proprement, cet ouvrage si délicat.

—Votre tapissier vous a dit la vérité, mademoiselle.

—Malgré cela, pourtant, mon père hésitait à s'adresser directement à vous.

—Il avait tort, protesta Raphaël avec chaleur.

—C'est ce que j'ai essayé de lui faire comprendre, répondit Berthe en rougissant légèrement. Je lui ai représenté que votre diplôme de bachelier ès-lettres ne vous empêchait pas d'être le meilleur ouvrier de la maison qu'on nous recommandait.

—Laissez-moi vous remercier, mademoiselle, de l'intérêt que vous nous témoignez... balbutia la mère de Raphaël.

—Comment ! Me remercier ? fit Berthe avec animation. De quoi, je vous prie ? En vérité, chère dame, je ne vous comprends pas ! Etes-vous ou n'êtes-vous pas toujours madame Desarceaux, la femme instruite et distinguée que j'admira dans mon enfance et que je m'efforçais de prendre pour modèle ? Votre mari n'était-il pas l'ami de mon père ? Nos deux familles n'étaient-elles pas étroitement unies ? Votre fils ne venait-il pas chez M. de Savenay comme il serait venu chez un parent ? N'y jouissiez-vous pas des mêmes privilèges ? Ne vous témoignions-nous pas la même affection ?

—Je m'en souviens, mademoiselle, et je m'en souviens avec bonheur, croyez-le ; mais tant de malheurs sont survenus depuis cette époque...

—A vous comme à nous, ma bonne dame, répartit Berthe en s'animent de plus en plus. Nous avons été un peu moins éprouvés, j'en conviens ; mais en avons-nous plus de mérite ? Au contraire, madame. Il nous restait quelques épaves, et, à vous, il ne restait rien. Pourtant vous vivez, et, je le vois, sans trop grandes privations. La noblesse avec laquelle vous avez accepté votre déchéance, la lutte que vous soutenez, les efforts

que vous faites pour vous relever, sont plus estimables cent fois que la résignation parcimonieuse avec laquelle nous avons fait face à nos revers.

—Hélas ! soupira madame Desarceaux, je ne suis malheureusement pour rien dans cette lente et laborieuse réédification de notre bien-être !

—Vous vous trompez, chère dame. Je sais bien que M. Raphaël peut en revendiquer la plus grosse part. Mon père a souvent admiré, je vous le jure ! le courage avec lequel votre fils a planté là ses livres pour prendre le ciseau du tourneur, et il a regretté de ne pas avoir eu le même courage. Je n'ignore pas que c'est à force d'un travail pénible que M. Raphaël en est arrivé à la petite position qu'il occupe aujourd'hui ; mais ne l'avez-vous pas aidé, soutenu dans cette tâche ? N'est-ce pas vous qui l'avez élevé, qui lui avez inculqué ces idées généreuses ? N'avez-vous pas pris soin de cet intérieur, si confortable qu'il me semble faire un rêve quand je viens ici, parce que je crois me retrouver dans votre ancien appartement.

—Vous vous le rappelez donc aussi ? fit tristement madame Desarceaux.

—Comment aurais-je pu l'oublier ? répondit Berthe. Mon cœur serait bien ingrat s'il n'avait pas gardé souvenance de l'accueil affable que vous m'y faisiez. Cela vous surprend, ma chère dame, parce que, comme tous les papas et toutes les mamans, vous ne voyez en moi qu'une enfant ; mais j'ai dix-huit ans, songez-y bien ! Or, il n'y a pas plus de huit ans que vous avez été atteinte par le désastre qui a englouti votre fortune. J'avais donc dix ans à cette époque ; je n'étais déjà plus une enfant.

—C'est vrai ! soupira madame Desarceaux, dont ces lointaines réminiscences déridaient le visage attristé.

—Voilà pourquoi, chère dame, je ne cesse, chaque fois que je vous vois, de vous répéter que vous avez tort de croire que mon père et moi nous rougissons de vous tendre la main. Nous vous estimons, nous vous aimons, nous vous admirons—je ne saurais trop vous le dire—vingt fois plus qu'aparavant pour l'héroïsme dont vous avez fait preuve. Vous vous êtes mis bravement à la besogne, vous avez combattu, et si vous n'avez pas encore vaincu, vous remporterez quelque jour une éclatante victoire.

Et comme Raphaël et sa mère se regardaient en échangeant un sourire incrédule :

—Oui, vous vaincrez, reprit la jeune fille avec conviction. J'ai en Dieu une trop ferme croyance pour ne pas avoir la certitude que vous recevrez la récompense de tant d'efforts.

—Puisse-t-il vous entendre, chère enfant ! dit madame Desarceaux. Ce n'est pas pour moi que je le souhaite avec tant d'ardeur ; c'est pour mon Raphaël, que je vois se débattre si loin du milieu dans lequel il était appelé à vivre, qui travaille comme un nègre, qui use ses forces pour me procurer encore un peu de ce bien-être auquel j'étais habituée, et qui s'imagine que je ne m'aperçois pas des privations qu'il s'impose. Ah ! sa pauvre jeunesse ! sevrée de toutes les joies, de tous les plaisirs, condamnée par moi au plus rude labeur, aux plus cruelles austérités...

Elle essuya deux grosses larmes qui perlaient à sa paupière.

—Mais tu es folle ! s'écria Raphaël en la prenant dans ses bras. Chacun prend son plaisir où il le trouve, n'est-ce pas ? Or, tu sais bien que tu es ce que j'aime le plus au monde...

—Pour le moment peut-être, mais plus tard... fit observer la pauvre mère en secouant lentement la tête.

—Ah ! plus tard... répéta machinalement le jeune ouvrier. Il se passa en lui quelque chose d'étrange. Il laissa tomber sur Berthe un regard humide, empreint à la fois de passion contenue et de découragement profond. Puis il se redressa résolument.

—Plus tard... nous verrons, dit-il.

La jeune fille comprit-elle tout ce qu'il y avait dans ce regard d'amour et d'angoisse ? Peut-être, car elle tressaillit et toussa légèrement, comme pour motiver la rougeur qui em-